L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI, 1er AOUT 1899.

Théâtre de l'Opéra.

Le chef des ténors continue; aucun des deux ne s'est encore rendu. S'il en est ainsi, par les pourparlers qui se poursuivent, la capitulation ne se fera, qu'à des conditions quelque peu onéreuses pour la partie soi-disant vaincue. Il en vaudra cent : l'amitié doit payer dans chaque médaillon.

Donc, à la date du 19 juillet, on en doit conclure à traiter, et tant ce que nous savons, c'est que l'on espérait une conclusion prochaine et heureuse pour ces deux chefs d'emplois.

Quelles sont les personnalités en faveur desquelles se travaille ainsi la direction ? nous l'ignorons. Néanmoins, sans en avoir la certitude, elle n'eum couvert les négociations qu'avec des artistes bien payés, habitués aux grandes scènes et connaissant de cœche sujet.

On nous pose fréquemment des questions à Pendroit de ces deux engagements, impatiemment attendus. Mais si nous comprenons bien que l'attente paraîtra longue au public, nous comprenons mieux encore que la direction ne brusque rien. Sur les ténors se fondent, en grande, très grande proportion, les espérances d'une saisonne théâtrale; et pour nombre de raisons notre public porte son attention sur le choix qui va se faire d'une fois et que peut-être nous apprendre le prochain courrier. Donc on ne saurait apporter là trop de soins.

Le lotire qui est sous nos yeux, ne parle que de jalous pouls, et cela sans nommer personne.

En même temps que la direction marche à une solution du côté des ténors, elle s'occupe activement d'une première chanteuse légère, et nous ce rapport aussi les choses nous paraissent assez avancées.

C'est là encore une pièce qu'un joueur habile et prudent ne place point sans réflexions sérieuses dans la partie sérieuse partie dont il s'agit ici.

En somme, nous n'avons qu'un nouvel engagement définitif à annoncer cette fois: celui du second chef d'orchestre, dont le nom est connu également.

Artiste doué il est dit grand bien, d'ailleurs, et qui, répétiteur excellent, tient aussi avec distinction un pupitre de premier violon.

Nous disions, l'autre jour, de quelle lourde responsabilité est chargé le régisseur au théâtre; ce le répétiteur n'est pas moindre.

Son labeur est de ceux qui ne peuvent être connus qu'à un musicien solide, ayant non seulement de la science, de l'expérience, la longue habitude du répertoire, mais encore de la spontanéité et ce tact qui sait indiquer aux artistes leurs côtés faibles sans jamais les décourager, les blesser.

Partout ces fonctions, où il faut payer comptant à tout bout de champ et de chant—hasse ne viesne pas au jeu de mots—sont d'une importance considérable; mais ici particulièrement elles exigent avec le mérite réel, le mérite pratique, une infatigable activité.

Un effet, c'est en brûlant le répertoire que l'on avive la curiosité du public : c'est à coups de programmes renouvelés qu'on l'attire.

Les ouvrages, quelle que soit leur valeur—c'est là l'une des plus redoutables difficultés de la scène lyrique à la Nouvelle-Orléans—ne peuvent être redonnés qu'un nombre de fois fort limité; hors de cette variété pas de salut.

Donc il faut que le répétiteur ne sonnaine point l'ennoffement; qu'il aille sans cesse plutôt vers, tissant vertigineuse parfois et qu'il sache y pousser, y entraîner les sujets dont il a charge.

La direction aura certainement pris tout cela en considération, avant de se lier l'artiste qui va être le collaborateur, le lieutenant de M. Lenfant.

Nous n'avons pas eu devoir encore visiter l'Opéra, mais on nous affirme que les travaux s'y poursuivent sans retard.

Nous en avons la plus ferme assurance, la nouvelle Association de l'Opéra, pour laquelle la perspective se présente très brillante—et nous parlons ici, même au point de vue des affaires, au point de vue du placement de capitaux—l'Association de l'Opéra, disons-nous, bicoche toutes ses promesses. Elle voudra donner au public de la Nouvelle-Orléans une salle, une scène, qui, sous le rapport de l'élégance, du confort, de la distribution, de l'éclairage, de la machinerie, etc., etc., vaudra tout au moins les plus citées qui soient aux Etats-Unis.

Et si même l'on nous poussait au jeu, nous ajouterions avoir lieu de penser que cette salle et cette scène dépasseront, dans leur ensemble, comme goût et comme facilité de maniement, toutes celles qui sont sur le continent américain.

Il a été question, nous a-t-on rapporté à tort ou à raison, car nous n'avons pas eu le temps d'aller en cela aux renseignements, de faire faire une sorte de plongeon à l'orchestre; de le ralonger dans une façon de souhaitement, d'où seul on aurait vu émerger son chef : *rara nasse*, comme un infortiné naufragé, flottant, solitaire et pagayant de l'archet, au dessus du gouffre.

Nous espérons bien qu'on a renoncé à ce dégingandement, à cette image de désastre.

Cette idée adoptée sur certaines scènes allemandes, par suite de la volonté impose de Wagner, a été repoussée à peu près partout. A Paris, où l'on s'entend en matière de théâtre; où tant d'autres idées sont adoptées, on l'a abolament et justement condamnée.

Si l'on tient à imiter Richard Wagner, c'est pour les bonnes idées qu'il fait lui ressembler comme à Sheamont dit Molière.

Le vor même de l'orchestre et des instrumentistes fait partie essentielle du spectacle; et nous estimons qu'en la pendant, beaucoup de l'effet serait amoindri.

L. PLACIDE CANONGE.

West End.

Nous appelons l'attention sur le concert de ce soir. M. Lenfant qui ne se ralentit point, a composé un programme qui satisfaite les amateurs de musique, qui montre en relief l'ensemble qu'il conduit avec autorité et dont il obtient régulièrement des ensemblons fort remarquables.

Mlle Renée Gilbert figure dans ce programme, seule (ou du moins) et s'il ne porte pas les illusions du théâtre, on peut dire sûr qu'elle chanteit seulement pour le qui est obtenu la vogue et qui fait le mieux ressortir ses qualités.

Mlle Renée Gilbert joue dans la seconde et la troisième partie; à huit heures et à neuf.

LA LIBERTÉ COMMERCIALE AUX INDES NE PROFITE QU'A L'ANGLETERRE.—Nous trouvons, dans la revue du commerce extérieur des Indes orientales, pendant les cinq derniers exercices, finissant en 1897-98, que l'Indian Office vient de publier, les faits suivants :

Les exportations des Indes pour la Grande Bretagne sont restées à peu près stationnaires. Elles ont atteint, en 1893-94, 8 à 9 millions 1/2 en 1897-98, à 25,451,486 en 1896-97, à 24,974,019 en 1895-96, et à 24,964,181 en 1894-95, chiffre qui, après 1892-93, n'atteint pas 22,472,862. Par contre, les importations de l'Angleterre, pour les Indes ont constamment augmenté. Elles étaient, en 1893-94, au tiers de moins de moins, en 1896-97, à 25,451,486 et 1896-97, à 24,974,019 en 1895-96, et à 24,964,181 en 1894-95, chiffre qui, après 1892-93, n'atteint pas 22,472,862. Par contre, les importations de l'Angleterre